

LES

FEMMES DÉCORÉES

DE LA LÉGION D'HONNEUR

ET LES

FEMMES MILITAIRES

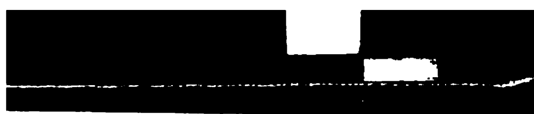
PAR

JEAN ALESSON



PARIS
G. MELET, LIBRAIRE-ÉDITEUR
45 *et* 46, *Galerie Vivienne*

1887





KZ



LES

FEMMES DÉCORÉES

LES

FEMMES DÉCORÉES

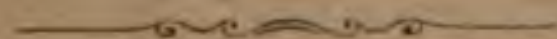
DE LA LÉGION D'HONNEUR

ET LES

FEMMES MILITAIRES

PAR

JEAN ALESSON



PARIS
G. MELET, LIBRAIRE-ÉDITEUR
45 et 46, GALERIE VIVIENNE

—

1886





LES FEMMES DÉCORÉES

DE LA LÉGION D'HONNEUR

C'est en 1808 que le grade de chevalier de la Légion d'honneur fut, pour la première fois, conféré à une femme, c'est-à-dire six années après la fondation de l'Ordre.

Cette femme était une femme soldat : Virginie Ghesquière.

Une autre femme militaire, Marie Schellinck, en 1811, et une religieuse, sœur Marthe, en 1815, suivirent. N'y eût-il de 1815 à 1851 qu'une seule femme, la veuve Perrot, méritant la croix,

ou ne sût-on pas en découvrir, ou ne le voulût-on pas ? C'est un problème dont nous laissons à d'autres le soin de trouver la solution.

De 1851 à 1865, il fut fait huit chevaliers féminins. Enfin, en 1875, il sembla entrer dans la pensée du Gouvernement de faciliter aux femmes l'accès de notre Ordre national, car, jusqu'à nos jours, la série s'est maintenue régulière.

Sans en dire davantage, publions dans son ordre chronologique cette brillante galerie.





VIRGINIE GHESQUIÈRE

Virginie Ghesquière, dite le *Joli sergent*, dut la croix à son amour fraternel. Poltronnerie en moins, elle fit comme le *Brasseur de Preston* : elle servit dans l'armée à la place de son frère. Jugeant celui-ci trop faible pour résister aux fatigues du service militaire, — l'armée n'était pas une sinécure sous Napoléon — elle se substitua à lui, prit ses vêtements, sa feuille de route et fut incorporée comme homme au 27e de ligne.

L'histoire ne dit pas si le bien-aimé frère protesta énergiquement contre cette affectueuse substitution. Quoi qu'il en soit, il y a loin de Virginie Ghesquière aux quarante conscrits jugés annuellement pour délit de mutilation volontaire, et aux vingt soldats (moyenne an-

nuelle) qui se suicident par dégoût du service. L'aversion pour le métier des armes a fait, en tout temps, ses victimes. Revenons au joli sergent.

Voici en deux mots l'action valeureuse qui le fit décorer en 1808 et qui est rapportée par de la Barre-Duparc et Alfred Tranchant. Il faisait partie des troupes françaises envoyées en Portugal, sous le commandement de Junot.

Dans un engagement meurtrier, le colonel du 27e de ligne tombe blessé grièvement; la victoire demeure aux Français, nos régiments se rallient, on constate la disparition du colonel, et aussitôt le sergent Ghesquière s'écrie qu'il faut chercher son corps et le rapporter. Il part seul, cherche et trouve.

Le colonel vivait encore. Deux officiers anglais passent à cheval, le sergent fait feu, tue l'un, blesse l'autre, reçoit une balle, maitrise sa souffrance, s'empare des chevaux et tente, sans y réussir, de placer le colonel sur l'une des montures; mais des camarades accourent et l'aident. On rapporte l'officier à l'ambulance où la science et les soins le sauvent. Le gentil sergent est blessé, lui aussi; un pansement est urgent; il le refuse.

Le major lui dit alors : « Allons, déshabille-toi, que je te recouse la basane » (historique). Et comme le sergent résiste toujours, des aides déboutonnent sa tunique ensanglantée et mettent à nu le sein d'une femme.

La supercherie constatée, il ne reste plus qu'à mettre à l'ordre du jour l'action d'éclat de Virginie Ghesquière et de la consacrer par la croix.

Le joli sergent, qui était né à Deulemont, près de Lille, s'est éteint presque centenaire dans la maison de refuge d'Issy, il y a une trentaine d'années.







MARIE SCHELLINCK

Marie Schellinck était belge. Ne jugeant aucune carrière plus belle que celle des armes, elle fit abstraction de son sexe et s'enrôla dans l'armée française où, grâce à son respect pour la discipline, elle devint en peu de temps caporal.

Marie Schellinck fut faite sergent à Jemmapes, où elle reçut six coups de sabre; elle avait alors trente-trois ans. On ne la désigna plus autrement que le *sergent de Jemmapes*. Elle prit part à Arcole, fut blessée de nouveau à Austerlitz; enfin elle se distingua si brillamment à Iéna qu'elle y fut nommée sous-lieutenant. Napoléon voulut, en présence de son état-major, attacher sa propre croix sur la poitrine de cette vaillante.

Voici, au surplus, un extrait d'article du capi-

taine Walder, publié dans la *Revue militaire belge :*

Schellinck (Marie-Jeanne), née à Gand en 1757, décédée à Menin en 1840 :

Entrée au service au 2e bataillon belge.	15 avril 1792
Caporal.........................	15 juin 1792
Sergent.........................	7 déc. 1793
Prisonnier de guerre en Autriche (Italie).........................	3 mars 1797
Rentrée en France.........................	11 juin 1798
Sous-lieutenant.........................	9 janv. 1806
Pensionnée et chevalier de la Légion d'honneur.........................	20 juin 1808

Campagnes. — Campagnes de 1792, 1793, 1794, en Belgique ; 1795, en Hollande; 1796, 1797 et 1800, en Italie; 1804, côtes de l'Océan; 1805, en Allemagne; 1806, en Prusse, et 1807, en Pologne.

Blessures et citations. — 6 coups de sabre à la bataille de Jemmapes, citée à l'ordre du jour à la bataille d'Arcole; à Austerlitz, blessée d'un coup de feu à la cuisse gauche; le 15 octobre 1806, blessée à Iéna.

Napoléon, en lui remettant la croix, lui dit: « Madame, je vous fais 700 fr. de pension et » chevalier de la Légion d'honneur.

» Recevez de ma main l'Etoile des braves que » vous avez si noblement conquise. » Puis se tournant vers ses officiers : « Messieurs, leur » dit-il, inclinez-vous respectueusement devant » cette femme courageuse; c'est une des gloires » de l'Empire. »

Remarquons à ce propos qu'à cette époque la

pension d'un chef de bataillon ne s'élevait qu'à 800 fr.

Lorsque Napoléon Ier, accompagné de Marie-Louise, vint à Gand, en 1811, on présenta à l'impératrice le, ou la, sous-lieutenant Schellinck; l'impératrice lui fit cadeau d'une robe de soie, d'une broche et d'une paire de boucles d'oreilles. Il va sans dire qu'elle avait repris, depuis sa mise à la retraite, les vêtements de son sexe.

De vieux Gantois se rappellent encore parfaitement la vieille Schellinck, qui était abonnée au théâtre de Gand et qui étalait avec un légitime orgueil, sur sa robe des dimanches, la croix de la Légion d'honneur, dont l'empereur n'était guère prodigue.

Le document dont j'ai extrait ce que l'on vient de lire existe encore dans la salle de délibération du village d'Afsné, près de Gand.

Marie Schellinck est morte âgée de quatre-vingt-deux ans.







ANNE BIGET

(SŒUR MARTHE)

Anne Biget naquit à Thoraize, près de Besançon, le 27 octobre 1748; elle entra fort tard aux Visitandines. Ce ne fut qu'avec le siècle que commença sa belle existence d'héroïne du courage et de la charité. En 1805 elle sauvait, au péril de sa vie, une femme et deux enfants, près de succomber dans un incendie; en 1807 elle retirait du Doubs, seule, au risque de mourir, un vieillard qui s'y noyait; en 1809 elle prodiguait ses soins à quelques centaines de soldats espagnols prisonniers dans Besançon.

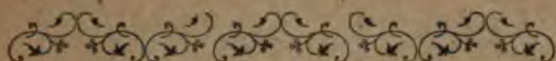
Les désastres de 1814 et de 1815 devaient fournir à cette âme chevaleresque mille occasions de se dépenser pour l'humanité. Les armées alliées, comme l'armée française, bénéficièrent de l'inflexible dévouement de sœur

Marthe. Le duc de Reggio la rencontrant, en 1814, dans une ambulance, lui dit : « Vous êtes sœur Marthe, n'est-ce pas? Je vous connais depuis longtemps, et mes soldats aussi vous connaissent. »

En 1815, des soldats de toutes nations lui donnèrent une fête pour célébrer le ruban rouge qui venait de lui être conféré. Les Autrichiens lui décernèrent leur croix du Mérite civil, et les Russes y joignirent la médaille d'or de Russie.

L'orage militaire apaisé, Anne Biget vint à Paris y secourir les pauvres ; mais ce ne fut pas pour un long temps, car l'âge et des infirmités la contraignirent de renoncer à sa mission de sacrifice. Elle retourna en Franche-Comté, à Besançon, où elle mourut, le 19 mars 1824, âgée de soixante-seize ans.





VEUVE PERROT

Les renseignements sont maigres à l'égard de la vie de l'héroïque cantinière d'Afrique. Elle fit presque toutes les campagnes de l'Algérie, elle y fut blessée et décorée sur le champ de bataille.

La veuve Perrot est morte, le 11 avril 1863, à Nantes, où les honneurs militaires lui furent rendus avec éclat.







VEUVE BRULON

Sous-lieutenant d'infanterie, sept campagnes, trois blessures, tels sont les titres inscrits sur le registre matricule des Invalides, au nom de cette célèbre Bretonne.

Angélique-Marie-Joseph Duchemin, dite veuve Brulon, était née à Dinan (Côtes-du-Nord), en 1772.

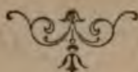
Fille, sœur et femme de soldat, elle vit tomber sur les champs de bataille son père, son mari et ses frères. Toute autre femme qu'elle eût pris la guerre en horreur : Angélique Duchemin, au contraire, comme fascinée par le danger, de cantinière se fit soldat à son tour. Elle s'engagea au 42ᵉ d'infanterie, où elle parvint, non sans l'avoir gagné rudement, au grade de caporal-fourrier. Elle se distingua notamment

au siège de Calvi où, le 5 prairial de l'an II, elle défendit à outrance un point stratégique important : une porte assiégée par les Anglais, cela en compagnie d'une poignée d'hommes. Son succès lui coûta une blessure.

L'ardente guerrière suivit, plus tard, les armées impériales, conquit de nouveaux grades, en même temps que de nouvelles blessures éprouvaient son stoïcisme, mais la mort ne voulut pas d'elle.

En 1822, les officiers de la Restauration lui donnèrent l'épaulette. Ce fut plutôt une marque de vénération qu'un brevet de commandement, car, peu de temps après, la veuve Brulon entrait aux Invalides. Elle ne reçut la croix qu'en 1851.

La veuve Brulon est morte, en 1859, presque nonagénaire.





Mlle RENDU

(sœur Rosalie)

Plus connue des pauvres de Paris sous le nom de sœur Rosalie, Mlle Jeanne-Marie Rendu, qui était née en 1787, au hameau de Confort, dans le Jura, eut de bonne heure le goût de faire le bien quand même, sous la bure de la religieuse.

A quatorze ans, elle entrait aux Ursulines de Gex, puis à vingt-trois ans, elle quittait cet ordre pour faire partie d'une congrégation plus active, celle des Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul, qui venait d'être fondée (1809). — Les membres de cette congrégation sont aujourd'hui au nombre de dix mille.

Les relations affectueuses de sœur Rosalie avec Mme de Chateaubriand (fondatrice, en 1819, de l'infirmerie Marie-Thérèse, rue d'Enfer), et Mme de Lamartine, l'aidèrent à devenir la

supérieure de la maison-mère dont le siège est à Paris.

Sœur Rosalie fut ensuite placée à la tête de la maison de charité de la rue de l'Épée-de-Bois, créée en faveur des femmes âgées. Ce fut là qu'elle gagna dignement, et à coup d'années, la croix qui lui fut conférée par décret en date du 27 février 1852.

Sa mort eut lieu en 1856. Trois biographies de Mlle Rendu parurent en même temps. Nous devons citer celle du vicomte de Melun.

Paris a donné à l'une de ses rues le nom de sœur Rosalie.





Mme ABICOT DE RAGIS

Le 21 décembre 1851, une bande d'exaltés attaquait la mairie d'Oizon, dans le département du Cher, et voulait en incendier les archives, lorsque la femme du maire, Mme Abicot de Ragis, seule, résista aux assaillants. Elle fut atteinte par les flammes, horriblement brûlée et, de plus, elle reçut un coup de poignard. Cet acte de bravoure, inspiré par le dévouement civique, reçut sa récompense le 7 août 1852, date du décret qui nomma chevalier de la Légion d'honneur Mme de Ragis.

La fille de cette femme héroïque a épousé un soldat, M. Tournier, lieutenant-colonel du 20e régiment de chasseurs.





Mlle DUSOULLIER

(SŒUR HÉLÈNE)

Aucun fait éclatant n'a mis en lumière, subitement, la personnalité de sœur Hélène.

Enfermée volontairement pendant soixante années dans l'hospice de La Ferté-sous-Jouarre, dont elle fut la supérieure, Mlle Dusoullier faisait chaque jour ce qu'elle avait fait la veille : du bien aux pauvres et aux malades, cela, naturellement, comme si la mission eût été facile et agréable de panser des plaies, d'entendre des cris ou des gémissements, d'approvisionner des poches vides et de fournir du travail aux convalescents.

Sa devise était celle de Mlle Valentine de Chimay : « Bien faire et laisser dire. »

Une telle persévérance dans la charité devait grossir le nombre des êtres soulagés et, par

suite, augmenter la somme de gratitude justement due à la *Mère des pauvres*, — c'est ainsi qu'on l'appelait. — Le bruit de tant de louanges émut l'Administration supérieure, qui crut de toute équité de soumettre à la signature du chef de l'État un décret attribuant à sœur Hélène la croix de la Légion d'honneur. Le décret fut signé le 7 août 1852.

La gloire modeste de cette femme a inspiré à M. L. de Chaumont, un chant en cinq strophes





Mme MASSIN

(sœur Thérèse)

La vie de Mme Massin fut une épopée à la fois religieuse et militaire qui dura un demi-siècle. Ce fut en 1814 que le dévouement de sœur Thérèse se manifesta avec le plus d'intensité et fut, malgré la modestie de l'excellente femme, mis en lumière. Pendant sept mois consécutifs, elle disputa aux lois impérieuses du sommeil et du repos le temps nécessaire pour soigner de nombreux blessés confiés à sa sollicitude dans l'Hôtel-Dieu de Compiègne.

Mme Jeanne-Claire Massin, née à Langres, le 24 octobre 1770, avait quarante-trois ans lorsque Napoléon Ier lui offrit la croix. Elle la refusa en insistant avec fermeté pour que cette même croix fut reportée sur la poitrine d'un vieux soldat qui, la veille, avait subi une ampu-

tation terrible. L'empereur lui donna satisfaction, et sœur Thérèse poursuivit sa mission bienfaitrice, se distinguant encore, dans le même hôpital, pendant le choléra qui sévit en 1832 et en 1849.

Où l'oncle avait échoué, le neveu, ardent à recueillir, parmi les hommes et les choses, ce qui pouvait rappeler la redingote grise, réussit.

A l'âge de quatre-vingt-deux ans, sœur Thérèse accepta la croix (décret du 26 décembre 1852); elle ne la porta pas longtemps. La digne femme mourut six mois après, le 4 juillet 1853.

Toute la ville, toute la garnison de Compiègne, lui firent les funérailles d'un général de division. On en trouvera la relation détaillée sous le numéro 13,724 du catalogue de la Bibliothèque nationale.

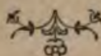




Mlle CHAGNY

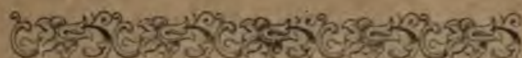
(SŒUR JEANNE BARBE)

Le décret du 18 octobre 1852, qui nomme au grade de chevalier de la Légion d'honneur Mlle Chagny, en religion sœur Jeanne-Barbe, ajoute que cette récompense sanctionne quarante-neuf ans de services dans les hôpitaux. En effet, Mlle Chagny comptait la moitié d'un siècle passée à servir les malades comme supérieure de l'hôpital de la Grave, à Toulouse, et de l'hôpital militaire de Lyon.









ANNETTE DREVON

Le 2e de zouaves et le 32e de ligne ont pu inscrire en lettres onciales, dans l'histoire de leurs drapeaux, le nom d'Annette Drevon, une gaillarde qui n'avait pas froid aux yeux, suivant l'expression des vieux sergents d'autrefois.

C'est à Magenta qu'Annette Drevon, cantinière au 2e de zouaves, cueillit la croix. Deux soldats autrichiens s'étaient emparés du drapeau du régiment, elle fondit sur eux, et avant qu'ils se fussent rendu compte de l'assaut, tous deux tombèrent, l'un mort, l'autre blessé. La cantinière avait fait feu de son arme. Elle arracha le drapeau de la main crispée qui le tenait et le rapporta triomphante sous une grêle de balles.

La guerre de 1870 trouva l'intrépide vivandière au 32e de ligne. Ici se place un épisode :

Dans une rue de Thionville, Annette Drevon se croise avec un soldat bavarois; le Tudesque part d'un rire gras devant cette croix fixée sur la poitrine d'une femme; il ose bafouer Annette, il fait plus, il l'insulte; elle riposte, il va la giffler du fourreau de sa baïonnette; la cantinière perd patience, elle tire, le Bavarois tombe mort.

Elle passa en Conseil de guerre et s'entendit condamner à être fusillée. Mais Frédéric-Charles, qui se connait en bravoure, biffa la sentence de la pointe de son épée.

Annette Drevon était devenue dame de la halle. Tout Paris s'est détourné de sa route pour aller saluer cette croix populaire si simplement et si dignement gagnée.

Notre héroïne était une enfant de Clermont-Ferrand; elle y était née en 1826.





ROSA BONHEUR

Nous n'avons pas à écrire ici la biographie de l'artiste universellement connue et jouissant, comme Victor Hugo, de la suprême douceur d'assister à sa propre apothéose. Sommairement, nous rappellerons ses principaux titres.

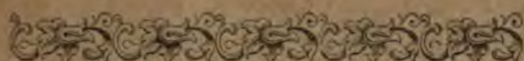
Mlle Marie-Rosa Bonheur, qui naquit à Bordeaux, sous la Restauration, fut élève de son père Raymond Bonheur. Elle avait été mise en apprentissage chez une couturière, où elle renouvela ce qu'elle avait commis en pension, c'est-à-dire la *charge* de ses condisciples et camarades, chose qui lui valut une infinité de horions. On la retira de son atelier de couture, et son père lui mit définitivement entre les doigts un fusain et un pinceau. Elle obtint sa première médaille en 1845, la seconde en 1848, les deux autres en

1855 et 1867, années d'expositions universelles. Le *Labourage nivernais*, son chef-d'œuvre, qui figure au musée du Luxembourg, fut la base du considérant du décret de 1865 qui décorait de la Légion d'honneur l'habile peintre animalier.

Rosa Bonheur fut la seconde directrice de l'École nationale de dessin pour les jeunes filles.

Quelques nations étrangères lui ont manifesté leur vénération pour son talent, par l'envoi de brevets de leurs ordres. Elle est chevalière de l'ordre de Léopold (Belgique), de celui de Saint-Charles du Mexique, et commandeur de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique.

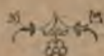


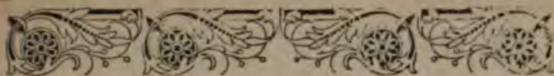


SŒUR PENIN

Les inondations de Toulouse, qui causèrent tant de désastres en 1875, nous ont révélé l'existence, toute d'abnégation, de sœur Penin, supérieure de l'hôpital de la Grave, à Toulouse. Dans le vaste concours de dévouement ouvert par le fléau, sœur Penin se montra infatigable, admirable ; son sang-froid, sa lutte mâle contre l'eau et la mort soutinrent le courage des nom breux sauveteurs. Comme le capitaine d'un navire, elle sortit la dernière d'une maison qui abritait des blessés remis à ses soins, et qui s'écroula une minute après l'évacuation.

Sœur Penin fut spontanément décorée. (Décret du 7 août 1875.)





Mme LEFEBVRE

(SŒUR ONÉSIME)

« Cinquante et un ans de services », dit le décret du 9 décembre 1875, qui attribue à Mme Lefebvre notre ordre national. Cinquante et un ans de dévouement ont valu, en effet, la croix à sœur Onésime, supérieure des Sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny, congrégation fondée par la révérende Jahouvey.

Mme Pauline Lefebvre, fixée à la Martinique, avait dirigé pendant trente-six années divers pensionnats de jeunes filles avant de se faire attacher à l'hôpital de notre colonie. Ses bienfaits constants, prodigués dans l'hôpital, l'avaient déjà signalée à la reconnaissance publique, lorsque le choléra éclata en 1875.

Sœur Onésime alors employa son cœur et son âme à l'accomplissement de sa mission. Elle

sortit victorieuse de l'épreuve, après avoir soulagé ou contribué à guérir des centaines de malades.

Le gouverneur demanda et obtint pour elle le ruban rouge.





JULIETTE DODU

Cette brave et audacieuse créole fut décorée à vingt-huit ans; sans l'hésitation administrative, elle l'eût été à vingt ans.

Mlle Juliette Dodu, originaire de l'île de la Réunion, est fille d'un chirurgien de marine, et sœur de deux officiers, morts au service de mer.

Rappelons, pour ceux qui l'ignorent encore, l'acte de patriotisme qui a popularisé le nom de Mlle Dodu.

Lorsque les Prussiens nous envahirent, il y a quinze ans, jusqu'à la Loire, Mlle Dodu secondait sa mère qui était directrice de la station télégraphique de Pithiviers. « Vers la fin de novembre 1870, dit M. Honoré Arnoul dans son rapport, l'état-major prussien, établi à Orléans, passait au prince Frédéric Charles, à Pithiviers, une dépêche indiquant la situation exacte d'un corps français en marche sur Gien, et les manœuvres nécessaires pour l'envelopper.

« Le premier soin des Allemands avait été de s'emparer du télégraphe et de reléguer dans sa chambre Mlle Dodu. Or, dans cette chambre passait le fil de la station. Dérober aux Prussiens leurs confidences militaires en attachant un autre fil qui passerait à travers les appareils de transmission qu'elle avait emportés dans sa chambre, était une manœuvre à se faire fusiller. Mlle Dodu n'hésita pas. Elle porta au sous-préfet une dépêche allemande que celui-ci fit traduire et expédier au général français.

« Les Prussiens faisaient bonne garde ; deux exprès furent tués, le troisième arriva ; le corps d'armée fut sauvé.

« Une domestique, moyennant quelque argent, dénonça Mlle Dodu à l'ennemi. »

Mlle Dodu fut condamnée à être fusillée. Mais, aussi clément pour celle-ci qu'il l'avait été pour Annette Drevon, le prince Frédéric-Charles fit grâce. Bien plus, à l'exemple de Charles-Quint, il complimenta son ennemie sur sa bravoure.

En 1877 seulement, sept ans après, Mlle Dodu, alors titulaire du bureau d'Enghien, reçut la médaille militaire Puis, passant du silence à l'enthousiasme, le Gouvernement, qui se jugea parcimonieux, lui donna la croix l'année suivante.

Mlle Dodu est actuellement inspectrice des écoles primaires de la Seine.





Mme JARRETHOUT

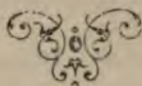
Bretonne, comme la veuve Brulon, nommée plus haut, Mme Julienne-Marie Jarrethout, dite la *Mère des Volontaires*, gagna en 1870-71 la croix qui ne lui fut remise que le 12 juilllet 1880.

Mme Jarrethout, née Biohain, veuve en premières noces du sieur Pellicot, naquit à Ploermel, le 30 juin 1817.

En 1870, elle s'engagea comme cantinière dans les francs-tireurs de Châteaudun, dits les francs-tireurs de l'école Turgot ; c'est en cette qualité qu'elle put rendre les services militaires qui, deux fois, faillirent lui coûter la vie. Elle se distingua en premier lieu à l'affaire d'Ablis, où 120 francs-tireurs réussirent à faire prisonniers deux escadrons ennemis ; en second lieu,

à la défense de Châteaudun. Sous le feu prussien, elle eut assez de sang-froid et de courage pour entretenir les combattants de munitions.

D'autres traits de bravoure et de dévouement figurent au dossier de Mme Jarrethout : elle pansa des blessés, assista à la défense du Mans, au combat d'Alençon, fut faite prisonnière à Saint-Péravy, s'échappa pour revenir dans les rangs français ; enfin, elle sauva la vie à M. Marsoulan, conseiller municipal, et à M. Maillet, commandant de mobiles.





Mme FRARY-GROSS

Après avoir dirigé pendant six mois l'importante ambulance de l'Hôtel de Ville de Paris, et y avoir fait preuve de dévouement, de patriotisme et d'habileté, — elle sait un peu de médecine. — Mme Caroline Frary-Gross se vit proposer pour la croix par M. le baron Larrey, médecin en chef de l'armée, en 1870, ainsi que par le général Mellinet, témoins des services rendus par l'intelligente ambulancière. Mais l'examen de la présentation fut ajourné.

Les années d'apaisement survinrent; la France se recueillit, elle rechercha scrupuleusement ses héros rentrés dans l'ombre, et alors le dossier Frary-Gross surgit des cartons. Voilà pourquoi treize ans après l'invasion, c'est-à-dire le 14

juillet 1883, les journaux de toutes les couleurs annoncèrent à Mme Frary-Gross la haute récompense dont elle venait d'être l'objet.

Comme le maréchal Lefebvre, Mme Frary, née Gross, fille d'un ouvrier, est originaire de Rouffach (Alsace), où elle vint au monde en 1838. Elle exerce à Paris l'art des accouchements.





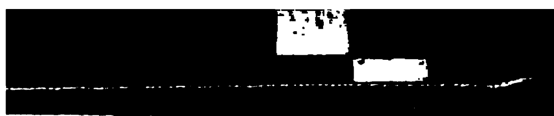


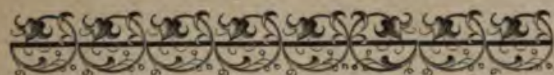
Mme DE SAINT-JULLIEN

L'hôpital militaire de Marseille, déjà fort encombré lors de l'épidémie cholérique de 1865, le fut bien davantage en 1884; or, ce fut la même femme qui dirigea les soins durant ces deux périodes, autrement dit, Mme Anne-Marie de Saint-Jullien, supérieure des filles de charité de Saint-Vincent de Paul, et supérieure dudit hôpital depuis l'année 1854.

Le ministre de la guerre de 1865 lui adressa une lettre officielle de félicitations; celui de 1884 fit mieux, il lui envoya le brevet de chevalier de la Légion d'honneur (décret du 8 septembre 1884).







Mme NONAT

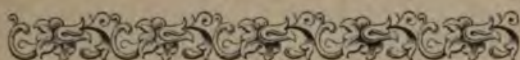
(SŒUR MARIE-AMBROISE)

Mme Marie-Marguerite Nonat, quoique née de parents riches, a préféré aux douceurs de la vie confortable l'âcre tiédeur des salles d'hôpitaux. Cette philanthrope personne a voué ses bienfaits aux femmes incurables de l'hospice de Tours, et, c'est à la suite d'un laps de cinquante années d'abnégation qu'elle s'est vue décorée de la Légion d'honneur (1884).

Sœur Marie-Ambroise est née en 1806, à Villeneuve-la-Petite, près Provins; elle appartient à la congrégation de la Présentation de la Vierge, à Tours. Elle est paralysée.

On raconte qu'elle fut interpellée un jour, sur un pont de la ville de Tours, par un gamin qui lui dit : « On te fera bientôt ton affaire. » Mme Nonat lui répondit : « C'est bien, mon garçon, et si tu n'as pas d'argent pour acheter un couteau, je t'en donnerai. »





Mme HENRIETTE SABY

(SŒUR MARTHE)

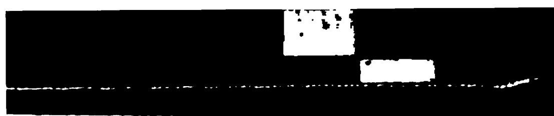
Une très humble religieuse se dépensait en soins assidus dans divers hôpitaux de l'Algérie, lorsque le choléra, éclatant dans la seconde France, remplit de ses victimes l'hôpital d'Oran, à la tête duquel était placée notre religieuse.

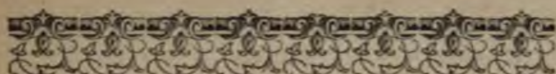
Son désintéressement, en cette crise, tint de l'audace ; elle semblait défier la mort, elle ne quitta pas un seul instant les cholériques, les soignant, les soulageant, soutenant leur espérance par son exemple. Bref, elle arracha au dénouement fatal bien des êtres atteints.

Le gouverneur général demanda une croix pour cette héroïne obscure. On ne la lui marchanda pas.

Le décret fut signé le 4 mars 1885.

Sœur Marthe, seconde chevalière du nom, appartient à l'ordre des Trinitaires de Valence.





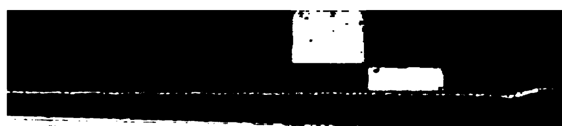
Mme BREYSSE

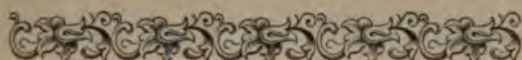
(SŒUR SAINT-PAULIN)

Un décret, en date du 30 mars 1885, nomme chevalier de la Légion d'honneur une infirmière religieuse, sœur Saint-Paulin (Mme Breysse), attachée à l'hospice civil d'Oran, appartenant à l'ordre modeste des Filles de la charité, dont elle est la quatrième sœur décorée.

Elle comptait déjà plus de trente années de service auprès des malades, lorsque éclata l'épidémie cholérique. Sœur Saint-Paulin ne se reposa plus, ne dormit plus, remplit ses fonctions dangereuses avec une abnégation telle que le gouverneur général de l'Algérie obtint pour elle le ruban rouge.





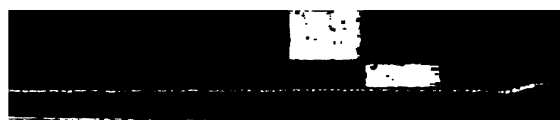



Mme GARCIN

(sœur Saint-Cyprien)

Mme Magdeleine-Claire Garcin, en religion sœur Saint-Cyprien, mère supérieure des Sœurs hospitalières de Saint-Augustin, à Marseille, a été décorée par décret en date du 7 août 1885, pour quarante-trois ans de services dans les hôpitaux, et notamment en récompense de soins donnés depuis 1842, pendant des épidémies cholériques, typhoïdes et varioliques.





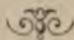


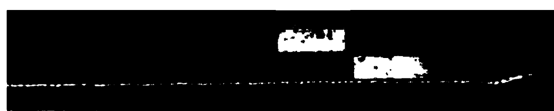
Mme LAROCHE

(sœur Marie de la Croix)

La ville de Langres serait en droit de s'enorgueillir de ses enfants, car, sur ce petit nombre de vingt-quatre femmes décorées, deux sont originaires de cette ville. Ainsi que Mme Massin (sœur Thérèse), Mme Marie-Claude Laroche est née à Langres.

C'est dans les ambulances du Tonkin que celle-ci est allée gagner sa croix. Les services rendus à nos blessés militaires centralisés dans l'ambulance d'Haï-Phong ont été l'objet d'un rapport si ému, si attendri, du commandant en chef de l'expédition, que, pour toute réponse, le Ministre de la guerre a expédié aux antipodes l'ampliation d'un décret, rendu le 14 novembre 1885, prouvant à sœur Marie de la Croix que la patrie voit de loin et que la gratitude est une de nos qualités nationales.







Mlle MARIE CLAUDINE NICOLAS

(SŒUR MARIE FRANÇOISE)

Notre colonie de Cochinchine comptait au nombre des Français dévoués qui représentent là-bas la chère métropole une femme distinguée, que son abnégation avait rendue populaire, Mlle Nicolas, en religion sœur Marie Françoise. Elle y avait débarqué pendant la nuit de Noël de l'année 1863, et, dès son arrivée, elle s'était mise à la disposition de nos soldats malades ou blessés; sa sobriété, ainsi que son tempérament, lui avait permis de résister à la commotion produite par le changement de climat : ce qui fut un bienfait pour ceux qui devaient recueillir ses soins. Sœur Marie Françoise consacrait ainsi sa vie à l'humanité lorsque, vingt ans après son arrivée en Asie, la guerre éclata au Tonkin. Nos ambu-

lances nouvelles eurent besoin d'infirmières courageuses et surtout aguerries. Sœur Marie Françoise, pressentant les services immenses qu'elle pourrait rendre, partit aussitôt pour le Tonkin où elle fut reçue par l'état-major médical avec une gratitude facile à apprécier. Le dévouement, le patriotisme dont elle fit preuve pendant l'épidémie cholérique et en qualité de supérieure de l'ambulance d'Hanoï, lui gagnèrent la sympathie, la reconnaissance et le respect de tous. Le Gouvernement français sanctionna l'opinion générale en la décorant par décret en date du 24 juin 1886.

Ici s'arrête cette liste touchante. Elle nous a montré quatorze religieuses, six femmes militaires, trois femmes fonctionnaires et une artiste.

D'autres femmes vénérées, d'autres femmes soldats, ont certes mérité la croix : Thérèse Figueur et Elisabeth Hatzler, cavaliers au 15e dragons; sœurs de Fernig, officiers de cavalerie; sœur Grégoire, dite *Maman Chocolat*, décorée de la médaille militaire, qui a laissé un bras en Crimée; Mlle Laurentine Proust, Mlle Polouet, qui se sont distinguées à Châteaudun, etc., etc.; mais la mort, pour la plupart, a empêché l'État de donner sa sanction à leur admirable dévouement.

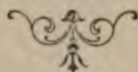
Il a circulé dans la presse des relevés fantaisistes ou incomplets des femmes décorées, sur lesquels figuraient à tort, croyons-nous, deux

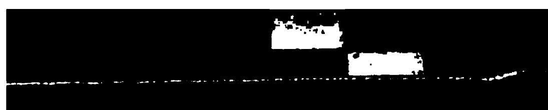
religieuses, une Anglaise, une femme militaire et la fondatrice d'un hôpital.

On a souvent confondu les médailles d'honneur avec la croix. Dans le cas peu probable où nous aurions laissé une lacune, c'est la date du décret qu'il faudra chercher et produire pour s'assurer de la dite lacune. L'incendie du Palais de la Légion d'honneur, sous la Commune, a compliqué notre travail et nous a privé d'un contrôle précieux.

Les croix accordées aux femmes sont rares. Jusqu'à ce jour, cette récompense a été, pour elles, longue et difficile à gagner ; aussi, n'est-ce pas à celles qui la portent actuellement qu'on osera jamais demander :

— Qu'est-ce que vous avez donc fait pour avoir *cela* ?





FEMMES DÉCORÉES

DE LA MÉDAILLE MILITAIRE

Il nous paraît logique de joindre à la galerie des femmes décorées de la Légion d'Honneur la liste des femmes auxquelles a été conférée la médaille militaire. Voici cette liste :

1° Dame Madeleine Trimoreau, née Dagobert, cantinière au 2e de zouaves, médaillée sur le champ de bataille de Magenta (décret du 17 juin 1859).

2° Dame Rossini, cantinière aux zouaves de la garde, blessée à Palestro (décret du 17 juin 1859).

3° Dame Perrine Cros, née Lohard, cantinière au bataillon de chasseurs à pied de la garde, blessée à Palestro et à Magenta (décret du 25 juin 1859).

4° Dame Marguerite Calvet, née Gith, Lyonnaise, cantinière au 1er zouaves, belle conduite à Solférino (décret du 25 août 1861).

5° Sœur Grégoire, blessée en Crimée, amputée du bras gauche à la suite de blessures, a suivi les campagnes de Crimée, Chine et Italie, connue dans les hôpitaux sous le nom de *Maman Chocolat*; morte en 1874.

6° Dame Thérèse Malher, née Lévy, cantinière au 34e de ligne, trois campagnes (décret du 19 février 1862).

7° Mme Bourget, vivandière au 1er de tirailleurs algériens; huit campagnes en Afrique, médaillée le 7 juin 1865.

8° Mme Chabannes-Curton-Lapalice, née Grace Maitland, femme du vice-amiral. Médaille militaire en décembre 1865, pour dévouement, pendant le choléra, à Marseille.

9° Jeanne Bonnemère, cantinière au 21e de ligne. Campagne de 1870. Médaille militaire et croix de Medjidié. Connue pour avoir avalé une dépêche militaire, dont elle s'était chargée, au moment où les Prussiens, campés sous Paris, s'emparaient de la courageuse femme. Jeanne Bonnemère vend des fleurs à la halle de Paris.

10° Dame Petitjean, cantinière au 127e bataillon de la garde nationale; fait d'armes au plateau d'Avron (décret du 29 janvier 1871).

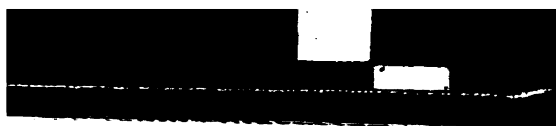
11° Dame Philippe, du 72e bataillon de la garde nationale. Champigny et Montretout (29 janv. 1871).

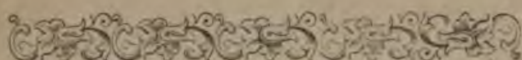
12° Dame Eugénie Renom, cantinière au 216e bataillon de la garde nationale. Buzenval (12 février 1871).

13° Mlle Juliette Dodu, télégraphiste (décret du 23 mars 1877); a reçu depuis la croix de la Légion d'honneur (Voir les *Femmes décorées.*)

14° Dame Marie Vialard, née Cholé, cantinière au 131° de ligne (casernée actuellement à Courbevoie). Trente-trois ans de services, quatre campagnes, dévouement aux blessés pendant les guerres de Crimée et de 1870-71; diplôme d'honneur de son régiment. — Médaillée par décret en date du 24 juin 1886.







LES FEMMES MILITAIRES

I

Les femmes ne sont pas à leur place sur les champs de bataille ni dans toutes autres mêlées sanglantes; elles ont assez de vicissitudes sans en rechercher de nouvelles parmi les horreurs de la guerre. Leur présence encourage et stimule le soldat, il est vrai, et souvent elle le console; mais, encore une fois, la place de la femme n'est pas dans l'armée.

Cependant, puisque plusieurs centaines de femmes ont été les martyres volontaires de leur patriotisme et de leur bravoure, parcourons cette section de notre vaste histoire militaire. Cette course sera rapide, nous diviserons l'ensemble en trois bataillons : le bataillon des temps lointains, le bataillon de la Révolution et du premier Empire, et le bataillon des contemporaines. De plus, nous nous accordons la faculté de faire mouvoir nos personnages au gré de la plume dans chacun des trois groupes. Que les anachronismes nous soient légers!

II

Si l'on se maintient dans la France du moyen âge, on forme la tête de ce que nous appelons le premier bataillon; c'est-à-dire qu'autour de ces étranges figures, moitié mystiques, moitié guerrières, de Ste-Geneviève et de Jeanne d'Arc, sur qui tant de livres ont été écrits, la mémoire nous montre Frédégonde conduisant à cheval ses troupes à la victoire et reconstituant la Neustrie; Ethgive prenant le commandement militaire de la ville de Laon; Gerberge dirigeant elle-même sur Dijon les compagnies destinées à vaincre celles de Robert de Trèves.

Guirande de Lavaur a fait des merveilles pour défendre sa ville natale; Marie-Catherine Fouré de Poix, à la prise de Péronne, a arraché un pavillon ennemi, après avoir précipité dans un fossé l'enseigne qui l'avait planté.

Ne convient-il pas de mentionner, à propos de leur élan collectif, les habitantes des nombreuses villes assiégées, les dames d'Orléans, d'Etampes, de Compiègne, de Saint-Riquier, de Montélimart, de Dôle, de La Rochelle, de Vitré, de Poitiers, de Montpellier, de Montauban, etc.,

conduites parfois par la plus énergique des leurs, telles que les dames de Castellane, menées par Judith Audran, ou que les dames d'Angers, surnommées les chevalières angevines, dirigées par Marguerite de Bressieux-Anjou? On est très martial à Angers.

En jetant de la paille enflammée sur les assaillants, Brigitte Schicklin sauva la ville de Guebwiller, au quinzième siècle.

Les croisades avaient fourni des héroïnes. Michaud nous rappelle qu'après le siège de Saint-Jean-d'Acre, les Sarrasins trouvèrent trois femmes parmi les captifs : elles avaient combattu à cheval, dissimulant leur sexe sous les armures.

Dans les guerres féodales, en dedans ou en dehors des villes ou des châteaux assiégés, un grand nombre de femmes ont fait acte de bravoure militaire. La comtesse Jeanne de Montfort a défendu Hennebont, et a pris ensuite la direction d'une flottille de guerre, montant à l'abordage, la hache à la main, ainsi que Froissard nous en a transmis la relation; elle a ensuite lutté contre Jeanne de Flandre, sa rivale, phase de l'histoire désignée par *la guerre des deux Jeanne*.

Jeanne Maillotte ne s'est-elle pas distinguée à Lille, lors de la révolte des Hurlus (confédérés de Tournai)? Marie d'Harcourt n'a-t-elle pas défendu, l'épée à la main, son castel de Vaudemont?

Franchissons les siècles à grands pas.

La femme de Duguesclin a rejeté de leurs échelles des soldats anglais qui tentaient, par une escalade nocturne, de se rendre maîtres du château de Pontorson. Jeanne Hachette s'est emparée d'un étendard bourguignon au siège de Beauvais.

Il convient de citer les Marseillaises, qui se défendirent vigoureusement contre les troupes assiégeantes du connétable Charles de Bourbon. La chronique a inscrit sur son livre d'or les noms des dames de Bausset, de Roquevaire, de la Mure, etc., s'élançant aux bastions entraînées par la dame de Monteaux :

> Le glaive est leur parure et l'honneur leur égide.
> Monteaux les aguerrit : c'est elle qui les guide.
> Un casque étincelant ajoute à leurs appas;

et dont le souvenir est perpétué à Marseille par le boulevard des Dames, ouvert sur l'emplacement des bastions en question.

Citons la générale Diannouy La Caze aidant son mari à former une expédition militaire à Madagascar.

Au siège de Perpignan, en 1542, une femme poète se révéla guerrière, Louise Charlin, dite Louise Labé, originaire de Lyon, surnommée pour sa bravoure le *Capitaine Loys*, et plus tard la *Belle Cordière*, à cause de sa beauté et de son mariage avec un cordier. Louise Labé a écrit des poésies pleines de passion, souvent réim-

primées, et dont l'une d'elles aurait inspiré, dit-on, à La Fontaine sa fable de *l'Amour et de la Folie*.

Une autre femme de lettres, qui aurait été non moins vaillante que Louise Labé, la comtesse de Saint-Balmont, née Barbe d'Ernecourt, a joué du mousquet en Espagne, assez heureusement pour faire des prisonniers. Celle-ci a écrit une tragédie : *Les Jumeaux martyrs*, puis s'est éteinte en 1660, âgée de cinquante-huit ans, dans le couvent des religieuses de Sainte-Claire, à Bar-le-Duc, à quelques lieues de son pays natal. Les chroniqueurs l'ont surnommée l'*Amazone chrétienne*.

En 1652, une femme illustra son nom à la défense du faubourg Saint-Antoine de Paris ; ce fut Anne de Vaux, dite *Bonne Espérance*, qui avait été nommée lieutenant quatre années auparavant.

A la prise de Limbourg, un des mousquetaires les plus valeureux était une femme : Christine de Meyrac.

Le régiment de Condé eut dans ses rangs un soldat dont son histoire a lieu d'être fière. Il s'agit du chevalier Balthazar, surnom de Geneviève Prenoy, de la ville de Guise, cornette, puis lieutenant de cavalerie. Elle se battit comme une lionne, fut blessée à la prise de Valenciennes et dut subir la terrible opération du trépan.

Ne traversons pas la Fronde, dans laquelle

Mlle de Montpensier et d'autres femmes de qualité jouèrent un grand rôle, sans dire un mot de la personnalité étrange d'une contemporaine, Mme de la Guette, née Catherine Meurdrac, qui, à l'âge auquel les fillettes jouent à la poupée, faisait des armes et montait à cheval. Elle eut l'occasion de défendre ses propriétés; elle le fit à cheval, le pistolet à son petit poing ganté, exploits qui lui valurent, de la part de quelques officiers de l'armée de Lorraine, le surnom de la *Saint-Balmont de la Brie*. Elle a laissé des *Mémoires* curieux, fourmillant d'anecdotes, qui retracent son caractère énergique et masculin. J'ai lu, entre autres, à la page 66 de l'édition rare de 1681, qu'un jour, pour rompre une discussion très vive qui s'était élevée entre son père et son mari, elle enleva ce dernier et le porta dans une chambre voisine.

Nous inscrivons pour mémoire le nom du chevalier ou de la chevalière d'Eon.

Toutes ces héroïnes et tant d'autres n'ont-elles pas poussé dans ses plus admirables limites la vaillance féminine!

Si de ces époques troublées et sanglantes on passe à une crise non moins sanglante, celle de la Révolution et de l'Empire, le second bataillon se forme tout aussi compact.

Dans le Dauphiné, à Maubec, à Angers, il se forma des compagnies de fédérées. Nous pourrions rechercher les plus intrépides champions féminins, mais nous ne voulons pas sortir trop

souvent de notre cadre, pour l'instant du moins. Il y a, d'ailleurs, à faire une distinction entre l'abnégation raisonnée d'un combattant militaire et l'affolement politique d'un révolté. Ce dernier croit se défendre lorsque le plus souvent il attaque.

Nous croyons utile de distinguer aussi les femmes qui combattent, des femmes, non moins courageuses, qui sont les auxiliaires des armées, et qui aident à leur ravitaillement au mépris de leur vie propre, telles, par exemple, que Jacqueline Robins, dont on a inauguré la statue à Saint-Omer, le 16 juin 1884. En 1710, Jacqueline Robins, navigua seule, la nuit, pour rapporter de Dunkerque à Saint-Omer des munitions à la garnison assiégée par François de Savoie et Jean Churchill pendant la guerre dite de Succession.

On peut former un joli volume avec la galerie des femmes de cette catégorie; elles sont nombreuses, et leur bravoure ne le cède pas à celle des femmes militaires, ni à l'admirable mépris de la mort constaté chez les sœurs de charité, qui, avant la fin de la lutte, parcourent le champ de bataille à la recherche des blessés.

III

Les Vendéennes ont montré beaucoup de bravoure : Jeanne Robin, Mme de La Rochefoucauld qui rallie, sabre en main, les paysans au pied de son château de Puy-Rousseau; Antoinette Adams, surnommée le chevalier Adams, qui voulut être fusillée debout par ses vainqueurs! etc.

Deux belles figures de femmes militaires sont celles des sœurs Théophile et Félicité de Fernig, qui servirent comme lieutenants dans la cavalerie de Dumouriez, et se distinguèrent à Valmy, à Anderlecht et surtout à Jemmapes, où l'une d'elles fit prisonnier deux soldats hongrois! Après chaque combat, tandis que le corps d'armée, épuisé, se reposait sous la tente, les intrépides jeunes filles se souvenant alors qu'elles étaient femmes, descendaient de cheval et parcouraient le champ de bataille pour aider à relever les blessés, ceux de l'ennemi avec autant de sollicitude et de charité que ceux de leurs frères d'armes.

Louise Audu, Jeanne Lacombe, etc., ont leurs aventures consignées dans les *Femmes militaires* de M. Tranchant.

Le souvenir de Catherine Pochelat se place ici. Les engagés volontaires de la section des Enfants-Rouges, en 1792, comptèrent dans leurs rangs une jeune fille de vingt ans. Elle fut enrôlée dans l'artillerie et s'y distingua par l'adresse de ses manœuvres; elle se signala comme premier servant de gauche, à Bossat et à Jemmapes, où sa compagnie aida le 71ᵉ régiment, ci-devant Vivarais, à repousser le régiment de dragons de Cobourg; elle passa ensuite dans l'infanterie de la Légion des Ardennes et s'y vit nommée sous-lieutenant.

Dans sa séance du 26 juin 1793, la Convention déclara que Catherine Pochelat avait bien mérité de la patrie et lui alloua une pension annuelle de 300 livres. Plus tard, cette pension fut portée à 550 livres; elle en fut avisée en ces termes par Carnot : « Le Ministre de la guerre à la citoyenne Pochelat Catherine, sous-lieutenant, demeurant à Paris, rue de Bussy, 303. — Je vous donne avis, citoyenne, qu'aux termes de l'art. 54 du décret du 28 fructidor an VII, votre pension vient d'être convertie en solde de retraite et fixée à la somme de cinq cent cinquante francs. »

Un dossier la concernant figure au musée Carnavalet.

Catherine Pochelat était née à Époisses (Côte-d'Or) le 21 janvier 1770.

Les annales militaires ont dû porter au livre d'or le nom de Rose Barreau, dite *Liberté*, qui

prit du service entre son mari et son frère, au deuxième bataillon du Tarn, et qui fit le coup de feu, en Espagne, sous le commandement de La Tour-d'Auvergne. A l'attaque d'une redoute, elle perdit son mari et son frère, elle épuisa alors jusqu'à sa dernière cartouche, et fendit d'un coup de crosse la tête d'un Espagnol. Napoléon lui servit une pension et la fit entrer aux Invalides, à Avignon.

Les vivandières qui ont suivi partout les légions de Napoléon Ier ont été, presque toutes, des héroïnes. Dans l'entraînement général, elles avaient acquis le mépris de la mort, qui fait faire des prodiges d'audace, et gagné la vénération des soldats. Par malheur, en ces années de fer et de canon, les ordres du jour se succédaient nombreux et laconiques; malgré la vigilante démocratie des chefs, une infinité d'humbles, tombés en héros pour l'honneur du drapeau, ne figuraient pas sur les relevés nominatifs.

Napoléon n'eut pas que des cantinières valeureuses ; ses armées ont récélé des femmes-soldats, dont l'épopée est aussi touchante que glorieuse. Je citerai les principales.

La fameuse Ducoud-Laborde servit comme volontaire au 6e hussards sous le nom de Breton-Double. Elle gagna les galons de maréchal des logis. A Eylau, elle tua un capitaine russe. A Friedland, elle fut blessée grièvement, se pansa elle-même, remonta à cheval et fit prison-

niers six Prussiens. Enfin, à Waterloo, elle vit son mari tué à ses côtés, eut une jambe fracassée et fut amputée sur le champ de bataille. Elle fut recueillie par un officier irlandais, qui l'entoura de soins respectueux jusqu'à ce qu'elle pût rentrer en France.

Angélique Brulon, née Duchemin. (*Voir* plus haut, nos *Femmes décorées*.)

Personne n'a oublié Thérèse Sutter, née Figueur, cavalier au 15e dragons, surnommée *Sans-Gêne*, qui sauva la vie d'un officier supérieur, fut blessée et faite prisonnière par les Autrichiens. Pensionnée par l'État, elle s'est éteinte, il y a peu de temps, à l'hospice des Ménages.

Marie Schellinck, sous-lieutenant, fut décorée ainsi que le *Joli Sergent* du 27e de ligne, Virginie Ghesquière. (*Voir* les *Femmes décorées*.)

Les journaux ont annoncé la mort récente d'une survivante de la Grande-Armée, Élisabeth Hatzler, une Alsacienne qui, pour suivre son mari, servit comme dragon dans l'armée française. Le frêle conscrit, cheveux coupés sous le casque, alla ainsi jusqu'à Moscou. A l'immortel passage de la Bérésina, Élisabeth Hatzler dut rester en arrière de l'armée, parce que son mari, alors officier, avait reçu une blessure grave. Elle l'emporta en traîneau durant plusieurs jours ; mais ses efforts demeurèrent sans fruit, car le couple fut fait prisonnier par les Cosaques. Revenue en France, deux ans

après, en 1819, Élisabeth Hatzler perdit son mari. Elle partit en Amérique et s'y fixa ; elle est morte à Philadelphie, âgée de quatre-vingt-onze ans, dans toute la plénitude de ses souvenirs douloureux.

On cite Marie Fetter, ancienne cantinière, qui vivait encore il y a peu d'années, et qui habitait au numéro 3 de la rue des Martyrs. Elle a assisté aux batailles de Leipzig, de Dresde, de Wagram et d'Austerlitz, où elle s'est fait remarquer par son abnégation et son courage. Napoléon III lui servait une pension sur sa cassette.

IV

Nous voici progressivement arrivés devant le troisième bataillon, le bataillon des héroïnes contemporaines.

Les premières campagnes d'Afrique ont eu leur contingent féminin ; le nom de veuve Perrot vient aussitôt à la mémoire. Cette brave cantinière fut blessée et décorée sur le champ de bataille. (*Voir* nos *Femmes décorées.*)

Sous le second empire, les guerres fréquentes révélèrent dans les rangs l'existence de nouvelles braves. Plus heureuses que leurs devancières, celles-ci purent être signalées et recevoir soit la croix, soit la médaille militaire. Annette Drevon eut la croix en qualité de cantinière au 32ᵉ de ligne et au 2ᵉ zouaves.

La liste qu'on a lue plus haut des quatorze femmes décorées de la médaille militaire est une des plus touchantes pages de nos annales.

A tous ces fiers noms, il convient d'ajouter les suivants: Mme Louise de Beaulieu, engagée comme aide-major et récompensée insuffisamment par une médaille de 1ʳᵉ classe; Mme

Breucq, cantinière aux éclaireurs à cheval de la Seine, à qui l'Académie française a décerné un prix Montyon; Mme Massey, engagée volontaire, blessée au feu ; Mme Augusta d'Hennezel, actrice sous le nom d'Augusta Colas, blessée au plateau d'Avron; Mlle Laurentine Proust, dite l'*héroïne de Châteaudun*, qui, sous les obus allemands, approvisionna avec diligence les défenseurs des barricades.

On murmure aussi, avant que je ne l'écrive, le nom de Julienne Jarrethout, cantinière de francs-tireurs, décorée. (*Voir* plus haut.)

Je ne saurais manquer d'ajouter à ces éclatantes personnalités celle de Mlle Lix, ex-capitaine de francs-tireurs des Vosges. Puis-je reléguer dans mes notes le nom de Mme veuve Louise Imbert, qui, au péril de sa vie, a traversé plusieurs fois les lignes prussiennes, pour porter des dépêches dans Metz assiégée ?

Il convient de citer Mme de Beire, surnommée la *Mère des Français*, présidente de la Société de secours aux blessés du Tonkin, décorée tout récemment de l'ordre du Dragon de l'Annam. Mme Isabelle de Beire est née à Dunkerque en 1815; elle est la première Française qui ait mis le pied au Tonkin. Cette femme énergique et bonne a soigné là-bas des centaines de blessés; or, pour les défendre, elle a dû s'armer et faire le coup de feu contre les rebelles; à elle seule, elle fit rebrousser chemin à quatorze pavillons noirs qui venaient incendier la petite ambu-

lance dans laquelle Mme de Beire soignait des indigènes chrétiens.

Etc., etc., etc.

Je n'ai voulu parler que du courage militaire chez les femmes. Si cette modeste et trop rapide revue s'étendait au courage civique, — vertu peut-être plus belle encore que le courage militaire, — un énorme volume suffirait à peine pour enregistrer des actes mémorables tels que ceux de Mlle de Sombreuil, de Mmes de Lavalette, de Lucile Desmoulins, Abicot de Ragis, etc., etc.

V

Nous ne sommes pas partisans des femmes soldats, mais, puisqu'il en a existé, et qu'il en existera encore, admirons-les.

Qui sait, d'ailleurs, ce que les mœurs de l'avenir nous réservent de surprises ?

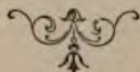
L'escrime, par exemple, est fort goûtée des femmes, en ce moment. On cite déjà des maîtres féminins. Mlle Jean-Louis, la fille du professeur d'escrime, est un bretteur très fin, très habile, qui a fait des armes avec des officiers — lutte courtoise — et a recueilli des compliments dans lesquels la sincérité, jointe à quelque admiration, effaçait la galanterie. Dans le monde, l'on parle de patriciennes qui espadonnent à la perfection; on cite notamment Mme la comtesse B. de Salles qui jongle avec une épée comme Béatrix de Montferrat et tire le fleuret comme un prévôt.

N'a-t-on pas vu, tout récemment, Mme Astié de Valsayre se battre en duel et, au retour de cette rencontre, fonder une salle d'escrime pour les femmes ?

Le tableau d'Emile Bayard, *l'Affaire d'honneur*, si remarqué au Salon de 1884, et qui mettait

en scène, sur le terrain, deux belles femmes très coquettement vêtues, montrant toutefois leurs bustes absolument nus, ce tableau, dis-je, était plus qu'une jolie toile, c'était un horoscope.

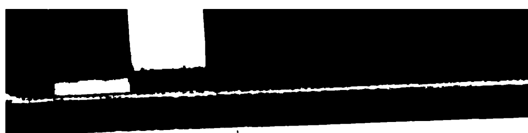
Les mœurs se transforment. Elles s'améliorent ou elles se détendent. Le spectateur n'y peut rien. C'est l'histoire qui se déroule.



824. — Poitiers, Imprimerie Générale de l'Ouest (Blais, Roy et Cie), rue Victor-Hugo, 7 et rue des Hautes-Treilles, 13







LIBRAIRIE DURANDIN

G. MELET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Successeur de MARTIN-BOURSIN

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

Marquise du Maisniel de Villemont

NOUVEAUX PROVERBES

DE CHATEAUX & DE SALONS

Un beau volume in-18 jésus . . . **3 fr. 50**

LES COUREURS DE DOTS

Prix : **3 fr. 50**

LES CONTES MERVEILLEUX

Prix : **3 fr. 50**

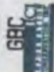
NOUVEAUX PROVERBES

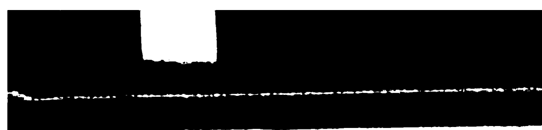
PREMIÈRE SÉRIE

Prix : **3 fr. 50**

La Librairie G. MELET tient à la disposition de ses Clients, avec une remise sérieuse, toutes les nouveautés, ainsi que le plus grand choix de Livres d'Étrennes. Elle se charge également de tous les genres de reliures.

Toute commande, *même la plus minime*, envoyée par la poste, est livrée *sans frais à domicile* dans Paris, ou expédiée en Province dans le plus bref délai.





[redacted]

